

Guy Sylvestre et Gordon Green, *Un siècle de littérature canadienne. A Century of Canadian Literature*, Montréal, H.M.H., et Toronto, The Ryerson Press, 1967, 604 p.

G.- André Vachon

Volume 4, numéro 1, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036306ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036306ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, G.- . (1968). Compte rendu de [Guy Sylvestre et Gordon Green, *Un siècle de littérature canadienne. A Century of Canadian Literature*, Montréal, H.M.H., et Toronto, The Ryerson Press, 1967, 604 p.] *Études françaises*, 4(1), 99-101.  
<https://doi.org/10.7202/036306ar>

## COMPTES RENDUS

GUY SYLVESTRE et GORDON GREEN, *Un siècle de littérature canadienne. A Century of Canadian Literature*, Montréal, H.M.H., et Toronto, The Ryerson Press, 1967, 604 p.

Subventionnée par la Commission du Centenaire de la Confédération canadienne, cette anthologie reflète l'ambiguïté de l'anniversaire qu'elle veut souligner. Pour les lecteurs de Vancouver, de Toronto, de Westmount, le titre anglais traduit exactement le titre français et renvoie, dans les deux cas, à une seule et même littérature. Pour ceux de Québec ou de Montréal, le double titre annonce, sans équivoque possible, un recueil consacré à deux littératures distinctes, puisque « canadien » et « canadian » désignent, dans l'usage actuel des francophones du Canada, deux réalités qui s'excluent. Pour l'un des deux publics, l'ouvrage a un seul titre, pour l'autre, il en a deux. Les responsables de l'entreprise ont-ils pressenti ce phénomène de double lecture ? Il faut en tout cas croire qu'ils ont rédigé, chacun dans leur langue, la brève présentation bilingue imprimée sur la quatrième page de la jaquette. Dans les treize lignes du texte français, il est question, par trois fois, de « l'évolution de nos deux littératures nationales », du « progrès parallèle de ces deux littératures », et de « l'avenir de deux littératures encore jeunes ». Le texte anglais parle, au contraire, de « first century of Canadian writing », de « our literature », mais souligne que l'anthologie « mingles our two great languages as if we were already the freely bilingual nation we hope to be tomorrow ». En un sens, l'auteur de ces lignes a raison de conclure : « ... never before has any anthology of our writing been so completely and so honestly Canadian », puisque les deux présentations s'adressent à deux publics et leur donnent, du même livre, deux images bien distinctes. Elle font aussi comprendre que le bilinguisme, entendu comme *mingling* de deux langues et deux littératures, est un problème *canadian*, qui a depuis longtemps cessé de préoccuper les Canadiens.

Le choix des textes est judicieux, et fait la part à peu près égale aux écrivains des deux littératures. Reste à savoir

quels usagers les commanditaires avaient en vue, lorsqu'ils confièrent la réalisation du projet à MM. Green et Sylvestre. Six cents pages, deux cents écrivains : avec les deux ou trois pages qu'il accorde à chaque auteur, l'ouvrage ne peut prétendre donner une image fidèle ni des œuvres particulières ni des deux littératures, et pourrait difficilement être utilisé comme manuel scolaire, en tout cas pour la partie française. Il demeure un recueil de beaux textes, que l'on songerait moins à utiliser pour soi-même qu'à offrir en cadeau. Présentation luxueuse, arrangement inusité des matières, extrême brièveté des notices, tout concourt à faire de ce livre un objet gratuit.

Gratuit, en tout cas, le principe de sa composition : *mingling*, et non respect des différences. Le livre s'ouvre sur un texte d'un historien contemporain, D.J. Goodspeed, consacré au 1<sup>er</sup> juillet 1867, et dont le titre soulève l'un des problèmes types de la sémantique nationale : *The Day Canada Became a Nation*. Viennent ensuite les poètes, les romanciers, les conteurs, les essayistes, par pelotons unilingues alternativement anglophones et francophones, de dix à quinze écrivains — ce qui permet de faire voisiner, à la frontière de deux groupes nationaux successifs, Mazo de la Roche et Nelligan, nés la même année ! Progrès simultané, « parallélisme » des deux littératures, comme le suggère encore le texte de présentation ? Les beaux textes rassemblés par MM. Green et Sylvestre montrent, au contraire, que les deux domaines culturels se rejoignent par leurs composantes les moins intérieures : un certain espace géographique et le déroulement inéluctable du temps objectif, depuis 1867. Comme il eût été plus vrai de trouver réunies, sous une seule couverture, mais à la suite l'une de l'autre, deux histoires, deux séries radicalement différentes de solutions, de réponses, au problème de l'existence en terre d'Amérique.

La preuve, du reste, que ce siècle de coexistence n'a rapproché ni les mentalités, ni les cultures, ni les littératures, on la trouve dans la dernière pièce de l'ouvrage, empruntée au livre le mieux fait pour entretenir une problématique aussi fausse que séculaire : *Dear Enemies — Chères ennemies*, de M<sup>mes</sup> Chaput-Rolland et Graham. Résumant toute sa pensée, dans une dernière « lettre à Gwen », M<sup>me</sup> Rolland ne réussit à formuler que des souhaits négatifs, vœux pieux identiques à ceux des Canadiens de 1867 :

Je ne veux plus être considérée citoyenne de seconde classe dans mon pays ... Je ne puis accepter que mon fils, par exemple, occupe un poste subalterne au service de son pays ... Je refuse d'envisager l'heure où un de mes enfants me reviendra brisé, meurtri, parce qu'il se sera fait dire à son tour : *Speak white*.

Et Gwen de répondre, en proposant des solutions extrêmes, mais inoffensives, tant elles sont imaginaires, abstraites :

Across English Canada, then, French should be a compulsory subject through university ... And the French departments of the schools and universities of English Canada must be staffed by French Canadians ...

Pour dépasser enfin ces « je ne veux plus », ces *should*, ces *must*, ces vœux stériles, il faudrait d'abord que les deux « nations » reconnaissent la différence de leurs visages, celle dont témoigne, justement, la matière, sinon la forme de l'anthologie du Centenaire.

G.-A. V.